

**(RÉ)ÉCRITURE DE L'HISTOIRE DE LA COLONISATION ET
ENGAGEMENT LITTÉRAIRE DANS QUELQUES ROMANS MAROCAINS
CONTEMPORAINS**

Abderrahman **ELQADERY**

Université Chouaïb Doukkali (El Jadida, Maroc)

Laboratoire d'Études et de Recherches sur l'Interculturel (LERIC)

elqadery.a@ucd.ac.ma

Résumé : L'écriture de l'Histoire de la période coloniale dans le roman historique marocain contemporain est performative et met en exergue l'engagement littéraire des écrivains marocains de la nouvelle génération. Même si elle est exprimée tacitement, la part engagée des textes étudiés est mise en relief par la remise en question d'une historiographie officielle lacunaire. La revisite de la période coloniale fait jaillir les voix des auteurs dans la trame narrative et impliquent également le lecteur dans la réflexion sur l'Histoire. L'engagement littéraire de nos écrivains est manifeste par l'expression de l'anticolonialisme. Ce procès de la colonisation est maintenu tout au long du corpus à tel point qu'il devient un leitmotiv qui traverse les récits étudiés et affiche les discours idéologiques des écrivains et par conséquent leur engagement littéraire.

Mots clés : l'engagement littéraire, l'écriture de l'Histoire, le roman historique, le roman marocain contemporain

Abstract: The writing of history of the colonial period in the contemporary Moroccan historical novel is performative and highlights the literary commitment of Moroccan writers of the new generation. Even if it is expressed tacitly, the committed part of the texts studied is highlighted by the questioning of an incomplete official historiography. The revisit of the colonial period brings out the voices of the authors in the narrative framework and involves the reader in the reflection on History. The literary commitment of our writers is manifest in the expression of anti-colonialism. This process of colonization is maintained throughout the corpus to such an extent that it becomes a leitmotif that runs through the stories studied and displays the ideological discourses of the writers and consequently their literary commitment.

Keywords: literary commitment, the writing of history, the historical novel, the contemporary Moroccan novel

Le roman marocain contemporain d'expression française connaît pendant les vingt dernières années un retour massif à l'Histoire. L'engouement des écrivains marocains, à l'instar de Fouad Laroui, de Omar Mounir et d'Ahmed Beroho, pour le genre du roman historique, ce « mal-aimé de la littérature maghrébine de langue française » (Chaulet-Achour 2006 :9), devient par excellence un champ d'explorations littéraires majeur. Si la réhabilitation des figures maudites (Bou Hmara, Ahmed Raïssouni, Abdelkrim Elkhatabi...) de l'Histoire du Maroc constitue le matériau romanesque principal de ces œuvres (Mounir, 2007 et 2012/ Beroho, 2008) / Laroui, 2011), la colonisation, elle, demeure l'une des période clés du passé que ces romans tentent de revisiter. L'enjeu de cette contribution est de montrer dans quelle mesure les écrivains marocains de la nouvelle génération, en optant pour l'écriture de l'Histoire de la période coloniale, s'inscrivent dans l'engagement littéraire.

La (ré)écriture de l'Histoire comme forme d'engagement littéraire

« Engagement littéraire », « littérature engagée », « écrivain engagé » et même « roman engagé » sont toute une panoplie d'expressions que les critiques littéraires emploient pour cerner le concept de l'engagement. Cette variété dans les dénominations montre, d'un côté, le vif intérêt accordé par la critique littéraire à cette notion, et d'un autre côté, la difficulté de délimiter un concept littéraire assez ambivalent. Larousse définit l'engagement en tant que « mise en gage » et ajoute à propos de « l'engagement d'un écrivain » qu'il s'agit d'une prise de parti qui « consiste, en présence d'un conflit de devoirs provoqué par des luttes politiques, sociales, idéologiques, à prendre parti ouvertement en assumant les risques de cette attitude » (Larousse encyclopédique, 1978 :3216). D'après cette définition, l'engagement littéraire serait une posture que l'écrivain prend vis-à-vis du réel et qu'il exprime explicitement dans ses œuvres.

Jean-Paul Sartre qui se considère comme l'un des premiers théoriciens de l'engagement littéraire au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale définit ainsi l'écrivain engagé : « un écrivain est engagé lorsqu'il tâche de prendre la conscience la plus lucide et la plus entière d'être embarqué, c'est-à-dire lorsqu'il fait passer pour lui et pour les autres l'engagement de la spontanéité au réfléchi » (Sartre, 1948 : 84). Envisagé ainsi, l'écrivain engagé est sujet d'un acte d'implication qui doit être compris comme une réaction face à une situation donnée. L'écrivain est appelé à faire un choix de défendre ou bien de refuser cette situation qui inscrit ses œuvres dans la sphère sociale et politique

de son époque. Ainsi, parler de l'engagement consiste à s'interroger sur la portée intellectuelle, sociale ou politique d'une œuvre.

À l'avènement dans les années 70 de la critique structuraliste et les formalistes russes qui s'intéressent de plus en plus à la littérarité et à la fonction poétique de l'œuvre littéraire en faisant abstraction du contexte sociopolitique, l'engagement a été jeté aux oubliettes de l'histoire littéraire. Par ailleurs, l'engagement est classé parmi les « notions périmées » (Robbe-Grillet, 2013) selon l'expression d'Alain Robbe-Grillet.

Cependant, le concept de l'engagement littéraire se renouvelle perpétuellement, car, selon Denis Benoît, « il n'est guère possible de stabiliser la notion d'engagement dans la mesure où elle fait l'objet d'une espèce de réinvention permanente » (Benoît, 2006 : 103). L'engagement est toujours une idée neuve. Benoît avance dans son ouvrage *Littérature et engagement : de Pascal à Sartre* que toute œuvre littéraire a sa part engagée et même le refus d'engagement de la part de l'écrivain est une forme d'engagement :

Il est vrai d'ailleurs, et les adeptes les plus radicaux de l'engagement l'ont reconnu sans difficulté, que toute œuvre littéraire est à quelque degré engagée, au sens où elle propose une certaine vision du monde et qu'elle donne forme et sens au réel. Et il est tout aussi exact qu'il n'y a pas d'écrivain qui, consciemment ou inconsciemment, n'attribue à son entreprise une certaine finalité. Envisagé sous cet angle cependant, l'engagement se dissout : il est partout et nulle part, et devient le propre de toute littérature (Benoît, 2000 : 10).

Denis Benoît conclut que parler d'engagement reviendrait à s'interroger sur la portée intellectuelle, sociale ou politique d'une œuvre. Il précise en effet que l'engagement littéraire ne se réduit pas au simple relevé des positions politiques et idéologiques des écrivains qu'ils prennent dans leurs œuvres. Mais il s'agit de concevoir l'engagement en tant que pratique littéraire dont il convient d'étudier du point de vue esthétique et discursif en se focalisant sur le « discours mettant en scène la manière singulière dont la littérature prétend agir dans la sphère sociale » (Benoît, 2006 :107).

Denis Benoît ajoute que l'engagement littéraire se distingue de l'engagement tout court puisque l'écrivain tente d'inscrire son implication dans ses œuvres alors que l'intellectuel engagé devrait quitter son domaine de compétence pour afficher son engagement. L'écrivain engagé exprime son engagement « en termes littéraires et esthétiques : l'engagement implique en effet une réflexion de l'écrivain sur les rapports

qu'entretient la littérature avec le politique (et avec la société en général) et sur les moyens spécifiques dont il dispose pour inscrire le politique dans son œuvre » (Benoît, 2000 :12)

Étudier l'engagement littéraire consiste à concilier deux composantes qui semblent aux premiers abords antinomiques, d'une part, aborder l'œuvre littéraire dans sa dimension poétique et d'autre part l'implication politique et idéologique véhiculée par cette œuvre, comme le souligne Denis Benoît :

L'engagement est une confrontation de la littérature au politique, au sens le plus large. C'est une interrogation sur la place et la fonction de la littérature dans nos sociétés. Pour les écrivains qui l'ont pratiqué, cela a été, entre autres choses, une manière d'examiner dans quelle mesure la littérature pouvait être simultanément objet esthétique et force agissante (*idem* : 296).

Le concept de l'engagement a connu une évolution tout au long de la deuxième moitié du XX^e siècle et même durant le XXI^e siècle, la conception sartrienne de la littérature engagée fut à maintes reprises revisitée et à l'ère contemporaine, on assiste à un renouvellement de l'engagement littéraire. C'est dans cette optique que Dominique Viart avance que les écrivains contemporains s'engagent même s'ils ne produisent pas de romans à thèse. Leur engagement « moderne » s'inscrit dans un dépassement du concept sartrien du terme, il est véhiculé par le recours aux nouvelles formes romanesques :

On ne trouve plus aujourd'hui de « roman à thèse » ni d'allégeance au principe de « l'autorité fictive ». Cela ne signifie pas que les romanciers se tiennent à l'écart des questions politiques ou sociales. Leur implication est d'une autre nature : loin des formules sartriennes (ou malruciennes ou aragoniennes...), les nouvelles formes de l'engagement tiennent désormais plus de l'écriture critique que du discours fictionnalisé. Elles ne passent pas par l'esprit de système ni par l'ambition didactique. Elles mettent en évidence une réalité que le corps social connaît sans vouloir la réfléchir. Ainsi de ces non-lieux, pensés par le sociologue Marc Augé, et qui trouvent leur expression la plus nette dans les textes de François Bon ou les « marges » de Didier Daeninckx et de Jean Rolin ; ainsi du déterminisme social dont Pierre Bergounioux ou Annie Ernaux mesurent les conséquences sur le trajet des individus. (Viart, 2002 : 155-156)

Dans cette perspective, l'engagement littéraire se situe dans la relation qu'entretiennent le fictionnel et le politique. Il s'agit, non pas de la « littérature politique », mais la « politique de la littérature », selon l'expression de Denis Benoît. De ce fait, le sens qu'on

doit conférer au terme de l'engagement est équivoque, il est lié aux aléas de l'Histoire, ce qui fait que chaque époque a son type d'engagement.

Si l'engagement littéraire semble au XXI^e siècle une idée « désuète, non seulement à cause du diktat textuel qui a célébré la mort de l'auteur (sujet écrivain) » (Zekri, 2006 :9), mais aussi à cause du sentiment de plus en plus grand que « la littérature est impuissante devant les atrocités du réel » (*ibidem*), il demeure néanmoins un enjeu littéraire capital dans un monde marqué par des bouleversements sociopolitiques¹. L'écrivain, sous l'emprise du réel, oriente sa plume critique et participe aux mouvances sociétales de son temps comme il peut envisager une relecture du passé de son pays. Dans quelle mesure peut-on considérer les écrivains de notre corpus comme « écrivains engagés » ? Et comment l'écriture de l'Histoire que tentent les quatre œuvres qui font objet de notre étude, pourrait-elle aboutir à un engagement littéraire ?

« L'histoire est indispensable à l'homme engagé » (Prost, 2000 : 12). Ce propos d'Antoine Prost montre d'emblée le rapport engagement-Histoire. Si nous partons du constat que l'Histoire en tant que discours dont le contenu est indissociable du politique et de l'idéologique, il serait conséquent d'établir un lien « intime » entre l'histoire et le concept de l'engagement littéraire du fait que l'écrivain est appelé à prendre parti aux combats et aux controverses de son temps.

Par ailleurs, la notion de la littérature engagée est née dans un contexte bien précis et fortement marqué par les événements historiques qui sont, à en croire Sylvie Servoise, « l'expérience de la guerre, de l'Occupation et de la Résistance » qui ont « joué un rôle décisif dans l'évolution et la fortune de la notion [de l'engagement littéraire] » (Servoise, 2011, en ligne). La même idée traverse la réflexion de Gisèle Sapiro qui indique que : « les périodes de crise nationale favorisent l'imposition d'un point de vue moraliste qui place l'écrivain face à ses responsabilités et à ses devoirs » (Sapiro, 1999 :103), ce qui le pousse à s'impliquer dans des actions collectives aboutissant à son engagement.

Eu égard à ce qui précède, l'engagement littéraire naît dans une conjoncture historique qui interpelle l'écrivain et suscite son implication morale, il est donc lié à l'Histoire et se déclenche à la suite d'un événement historique marquant. C'est la conclusion à laquelle aboutit Sylvie Servoise :

¹ Citons à titre d'exemple : le Printemps arabe, les guerres civiles, la montée du radicalisme ...

Historiquement située, la littérature engagée ne l'est cependant pas uniquement en ce qu'elle est étroitement liée au contexte politique, littéraire et culturel de l'après-guerre qui hérite d'un débat lancé à la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Elle l'est aussi au sens où elle se révèle indissociable d'une certaine représentation du temps et de l'histoire, autrement dit porteuse d'historicité (Servoise, 2011, en ligne).

La critique littéraire contemporaine souligne unanimement l'interdépendance de l'engagement littéraire et de l'Histoire. Sylvie Servoise montre l'importance de la relation quand elle précise que « Le roman engagé entretient un rapport étroit et pluriel avec l'histoire » (Servoise, 2011 : 119). L'auteur du *Roman face à l'Histoire* soutient, par ailleurs, qu'il n'y a pas de désengagement dans le champ littéraire mondial à l'ère contemporaine, mais qu'il s'agit bel et bien d'une « reconfiguration de l'engagement dans un contexte culturel et idéologique modifié » (*idem* : 99).

Le traitement de l'engagement littéraire dans notre corpus trouve son origine dans la réflexion de Chloé Chaudet qui indique que « l'engagement littéraire contemporain relève bien d'« une écriture particulière de l'Histoire » (Chaudet, 2016 : 153). C'est à la lumière de cette citation que nous allons analyser la part engagée des œuvres qui construisent notre objet d'étude.

La remise en question de la version officielle de l'Histoire

Dans les quatre romans qui construisent notre corpus, nous notons la prédilection des écrivains marocains contemporains pour les sujets problématiques du passé du Maroc. Bien que basés sur des faits historiques avérés (comme, les révoltes de Bou Hmara et Raïssouni, le soulèvement d'Abdelkrim au Rif, les moments clés de la période coloniale), nous soulignons une volonté chez ces auteurs de briser les « carcans » de l'historiographie officielle et d'en faire une relecture. Un tel positionnement inscrit ces auteurs dans une contestation qui, selon Marta Cichocka, fonde une prise de parti vis-à-vis de l'Histoire officielle, la critique polonaise avance que « Le choix de sujets problématiques signifie une volonté de prise de position souvent contestataire face à la version officielle de l'histoire » (Cichocka, 2007 : 315). L'intentionnalité de contredire la version officielle est explicitement exprimée par les écrivains de notre corpus, ce qui constitue une vive contestation que nous pouvons considérer comme une forme d'engagement.

Omar Mounir illustre cette prise de parti contestataire en ressuscitant les figures « maudites » dans l'histoire officielle, il affirme dans son essai *Dans l'intimité de*

l'écriture cette tendance du roman contemporain de déconstruire l'histoire officielle et d'en faire une relecture :

Qu'il soit du genre dit « historique » ou qu'il ne le soit pas, le roman est, de toute manière, le complément et le contradicteur de l'histoire officielle, de l'histoire d'État et des hommes d'État, comme exposé précédemment. C'est le confortable strapontin des petites gens dans l'histoire (Mounir, 2007b : 43).

Ainsi, dans les deux œuvres *Bou Hmara, l'homme à l'ânesse* et *Raïssouni, le magnifique*, Omar Mounir, en réhabilitant deux figures oubliées de l'historiographie, bat en brèche l'Histoire officielle en montrant les lacunes et les falsifications dont elle fait objet et surtout en proposant une autre version des faits qui, d'après lui, réhabiliterait les vérités « tronquées ». C'est ce qu'on lit dans l'avant-propos de *Bou Hmara, l'homme à l'ânesse* : « la minimisation extrême de la personne de Bou Hmara, voire son occultation dans l'histoire de son pays ont décidé l'auteur de ces lignes à commettre le présent ouvrage » (Mounir, 2007 : 8). De même dans *Raïssouni, le magnifique*, le personnage-éponyme lance une critique acerbe contre les chroniqueurs coloniaux qui, « atteints de *colonialite* »² (Mounir, 2012 : 9), s'adonnaient aux calomnies qui ont contribué à faire de Moulay Ahmed Raïssouni une figure maudite dans l'Histoire du Maroc. C'est contre cette historisation falsifiée que le narrateur-personnage engage une sorte de procès de l'Histoire :

Des mensonges, des mensonges et des mensonges... À la moindre objection de bon sens, à la plus simple confrontation des faits, à la plus anodine des interrogations, ils tombent : Pas un de ces chroniqueurs de bureau n'était homme du terrain témoignant de ce qu'il avait vu, de loin ou de près, et doutant de ce qu'il n'avait fait qu'entendre ici ou là. Beaucoup d'entre eux étaient incapables de chevaucher un cheval, incapables de manipuler un fusil, incapables de prendre le moindre risque, d'accepter généreusement le moindre sacrifice. Tout juste bons pour se mettre à plat ventre et ramper derrière leurs intérêts. Ils étaient trop poltrons, trop lâches, trop faibles et au total trop bourgeois pour être quelque chose de mieux. Ils se contentaient de me noircir du fond de leurs confortables résidences à Tanger, au gré de leurs boutades et de lettres inspirations éthyliques. Pourquoi accabler de la sorte l'humble créature que j'étais, alors qu'ils ne

² Ce néologisme « *le colonialite* » est forgé par l'auteur, le suffixe « ite », emprunté au jargon médical, désigne « une inflammation », par extension une maladie. Ainsi, Omar Mounir critique le discours colonialiste qui est souvent hégémonique et condescendant vis-à-vis des héros autochtones.

m'avaient jamais vu, ne m'avaient jamais connu, ni approché, ni accompagné dans l'action ? (*idem* : 23)

Dans la même perspective, Ahmed Beroho s'acharne contre les « faiseurs de l'Histoire officielle » en optant pour la résurrection de la légende du Rif dans son roman *Abdelkrim et les causes de la proclamation de la République du Rif*, ceci met en relief une forme d'engagement selon Najib Redouane qui indique que « son roman *Abdelkrim* (...) constitue une prise de position directe de l'écrivain, un acte d'engagement et de défi lancé aux faiseurs de l'histoire officielle du Maroc qui ont délibérément caché à leurs citoyens la réalité historique de leur pays » (Najib, 2010 : 27). L'auteur tangérois fait ressusciter Abdelkrim, une figure majeure de l'histoire du Rif dont l'Histoire du royaume ne réserve qu'une place assez exigüe car on prétendait qu'il s'est insurgé contre le sultan en proclamant la République du Rif (1921-1926). C'est à l'encontre de ces falsifications que Ahmed Beroho entreprend de (ré)écrire l'Histoire en essayant d'innocenter le héros-personnage :

Abdelkrim s'est-il insurgé ? Oui. Et tant mieux ! L'effet ne saurait être sans cause. Que doit faire un Marocain, de la force morale d'un Abdelkrim, qui voit une moitié du peuple auquel il appartient tyrannisée par les Néron espagnols et l'autre moitié, par les Caligula français, aidés des Tibère marocains des deux zones ? Mais, Messieurs les Prévaricateurs de l'histoire, Abdelkrim s'est insurgé contre qui ? Contre Moulay Youssef ? Ce prince n'était pas souverain. Contre la Souveraineté nationale ? Le Maroc était occupé par la France et l'Espagne (...). Il fallait alors qu'un Marocain de la dimension patriotique de Abdelkrim vînt délivrer ses compatriotes des chaînes de l'esclavage et libérât le pays.

Mais, Messieurs les historiens, Messieurs les politiciens ! Pourquoi incriminer seul Abdelkrim dans cette lutte bénie contre l'occupant ? Abdelkrim n'était pas le seul marocain à traduire par les actes la divine volonté de tous les Marocains, à savoir : la libération du pays de la sauvagerie franco-espagnole (Beroho, 2008 : 23-24).

Quant à Fouad Laroui qui « appartient à un large nombre d'auteurs qui se sont engagés et s'engagent jusqu'à aujourd'hui, d'une part dans la vie publique et politique, et d'autre part par la narration de leurs expériences (...) face à la diversité culturelle »³ (De Toro, 2019 : 7), a toujours réitéré dans ses œuvres l'urgence de « réécrire l'Histoire du XX^e siècle, en ayant le courage (ou la folle ambition) d'intégrer tous les récits » (Laroui, 2015). Il soutient que les malentendus et les conflits du monde contemporain naissent

³ Alfonso de Toro, « Introduction », *Expressions maghrébines Constructeur de passages. Voix et discours en mouvement dans l'œuvre de Fouad Laroui*, vol. 18, n° 2, 2019.

« faute de ne pas connaître l’Histoire, ou plutôt de ne connaître que celle des vainqueurs » (Laroui, 2017 : 84). Dans *La vieille dame du riad*, la réécriture de l’Histoire de la période coloniale traduit un engagement dont le contenu serait, à en croire Anouar Ouyachchi, de « valider, au sein de l’espace mondial littéraire, le regard que les écrivains issus de la périphérie portent sur leur propre Histoire » (Ouyachchi, 2018 : 2015). Ouyachchi ajoute en conclusion que :

L’on peut dire que la réécriture littéraire de l’Histoire, chez (...) Laroui, est indissociable de l’idée d’un engagement qui institue la littérature et la redéfinit comme une entreprise par laquelle l’écrivain ne cesse d’articuler l’éthique et l’esthétique. (...) Dans *La Vieille dame du riad*, le regard porté sur l’Histoire devient un geste d’engagement littéraire qui permet, depuis une posture de romancier, n’impliquant initialement aucune responsabilité, de « s’exposer au monde en assumant un jugement d’autorité sur l’histoire » (*ibidem*).

Eu égard à ce qui précède, l’engagement des écrivains de notre corpus se situe dans la remise en question des versions admises, véhiculées par un discours « monolithique » qui vise à officialiser la version de l’Histoire légitimant le pouvoir politique. Par la fiction, ces auteurs s’engagent en essayant de restituer les figures oubliées, les faits falsifiés en ouvrant le débat sur des chapitres occultés dans l’Histoire nationale et coloniale. Cette entreprise romanesque est recommandée même par les historiens à l’instar de Jacques Le Goff qui ordonne qu’« il faut, je crois (...) questionner la documentation historique sur ses lacunes, s’interroger sur les oublis, les trous, les blancs de l’histoire. Il faut faire l’inventaire des archives du silence. Et faire l’histoire à partir des documents et des absences de documents » (Le Goff, 1988 : 302). Quoi qu’il en soit, l’engagement littéraire des écrivains marocains de la nouvelle génération correspond à la déconstruction du discours historiographique officiel, ce qui permet d’engager une réinterprétation et une relecture de l’Histoire. Cette relecture tend vers un traitement critique du passé visant à rendre justice aux marginalisés de l’Histoire et à donner du sens aux faits historiques revisités. Cette double visée suscite la mise en scène de la réflexion de l’écrivain au sein même de son œuvre.

L’engagement anticolonialiste

Force est de constater que le traitement de l’événement colonial, d’une manière ou d’une autre, est la thématique commune des œuvres de notre corpus. Après plus d’un demi-siècle de la fin de l’empire colonial, la revisite de cette période par les écrivains marocains

de la nouvelle génération constitue une revivification historique qui tenterait de relire l'événement et de souligner l'hégémonie du colonisateur. Une pareille entreprise débouche sur une autre forme d'engagement littéraire chez ces écrivains, à savoir l'anticolonialisme.

Le concept de l'anticolonialisme a connu tout au long du XX^e siècle des acceptions différentes qui découlent souvent des considérations politiques et idéologiques. Claude Liauzu considère que « l'anticolonialisme se définit par le procès de la colonisation » (Liauzu, 1982 : 127). Il s'agit durant la période coloniale d'une réaction des intellectuels (qu'ils soient issus des pays colonisés ou bien colonisateurs) qui consiste à remettre en cause les « brutalités » de la colonisation en dénonçant ses abus et ses conséquences néfastes pour les autochtones. Ils s'opposent aux discours colonialistes en revendiquant en somme l'indépendance des peuples colonisés. Selon la définition de Richard Laurent Omgba, la dimension humaniste est essentielle dans le courant anticolonialiste. Il avance à ce propos que :

L'anticolonialisme sera donc perçu comme un courant de pensée humaniste, tendant à dénoncer le phénomène colonial dans sa pratique ou dans sa théorie, dans le but de contribuer à l'émancipation des colonies. Autant dire qu'en matière d'anticolonialisme, il n'est question que de degrés – l'ensemble contribuant à éroder le système - et que la dimension humanitaire est indispensable (Omgba, 2005 : 14).

Du point de vue littéraire, l'anticolonialisme se situe dans la dénonciation et la réfutation des arguments coloniaux. Il s'agit pour les écrivains *anticolonialistes* de réagir à travers leurs œuvres contre une littérature colonialiste qui est, elle, propagandiste de l'empire colonial. De ce fait, Félicien Challaye estime que le discours adopté dans la littérature anticolonialiste est articulé sur une quête de la vérité qui vise à contredire les colonialistes. Il conclut à ce propos qu'« en faisant connaître la triste vérité sur la colonisation, mensongèrement exaltée par les politiciens et les publicistes aux gages des coloniaux, on contribuera à faire accepter par l'opinion cette solution équitable et nécessaire : la libération des colonies » (Challaye, 2003 : 146).

Les définitions du mot « anticolonialisme », citées plus haut, essaient de circonscrire le concept, mais uniquement durant la colonisation où la finalité de ce courant de pensée consistait en somme à libérer des colonisés en mettant fin à l'entreprise coloniale. À l'ère post-coloniale, alors que les pays colonisés ont déjà accédé à l'indépendance, l'anticolonialisme prend d'autres formes, il est envisagé dans une

continuité dénonciatrice qui consiste à faire un bilan de la colonisation. C'est d'ailleurs l'essence même des études postcoloniales.

Notre préoccupation essentielle dans cet article consiste à étudier dans les œuvres de notre corpus comment les écrivains marocains de la nouvelle génération tentent, dans une perspective postcoloniale, de « s'interroger sur ce qui avait trait aux systèmes d'oppression et aux mécanismes de domination, et à appréhender la colonisation autrement que selon la seule narration coloniale, en portant attention à la déconstruction des discours et des représentations » (Blais, 2019).

L'anticolonialisme chez les écrivains de notre corpus est perceptible d'emblée par les choix des personnages et des faits historiques opérés dans leurs œuvres. La plupart des personnages de notre corpus peuvent être qualifiés d'anticolonialistes : dès l'incipit de *Bou Hmara, l'homme à l'ânesse*, le personnage éponyme affiche son penchant anticolonialiste :

Je m'appelle Moulay Jilali ben Moulay Abdeslam Al-Youssoufi Azzarhouini. J'ai vécu au Maroc entre deux siècles, le dix-neuvième et le vingtième. (...) Le nationaliste que je fus se devait aussi de combattre le colonialiste, et le colonialiste a fait de moi un vulgaire sorcier. J'étais un Marocain, et, en tant que tel, je ne devais pas être capable d'un sursaut nationaliste. C'est tout juste si je pouvais être un sorcier et donc un sauvage. Autrement, le colonialisme n'aurait pas de sens, vous comprenez... Quoi de plus logique, tout compte fait ? Le vieux Makhzen m'a refusé ma part dans la mémoire nationale, et le colonialiste ma part dans l'humanité. Quoi de plus naturel, là encore ? Je suis leur mauvaise conscience... (Mounir, 2007 : 9).

Bou Hmara, qui avait des rapports positifs avec les futurs colonisateurs du Maroc, la France et l'Espagne, se montre récalcitrant à l'idée de la colonisation après la conférence d'Algeris, qui va légitimer la pénétration des Français et des Espagnols au royaume chérifien. Il avance à son ami Delbrel :

N'as-tu pas vu le déluge de mécontentement et de protestations des musulmans de ce pays ? Tous indignés et décriant à l'unisson leur Sultan qui a vendu le Maroc aux chrétiens. Voilà comment est comprise votre Déclaration d'Algésiras chez nous. Certainement que nous avons besoin de votre assistance dans notre retard ; mais certainement pas de votre hégémonie. Certainement que nous avons le pays à moderniser ; mais certainement pas pour vous le donner. Nous avons besoin de vos savants, nullement de vos régiments (...).

Malheureusement, Français et Espagnols pensent autrement. Pour eux, tout est à prendre. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est la Déclaration qui le clame. Tout pour eux. Rien pour nous. La première chose à laquelle ils ont pensé : une Banque d'État pour fructifier leurs affaires, puis une police pour la sécurité de ces affaires, puis des travaux publics pour leurs routes. Les routes de leurs marchandises. Et enfin les impôts pour nous aussi. Et la douane contre la liberté de commerce. Quand cette liberté leur profite, elle s'appelle le commerce. Quand c'est à nous qu'elle doit profiter, elle s'appelle la contre-bande. Dès qu'on voudra devenir commerçant, on devient voleur. Dès qu'on voudra devenir hommes, nous aussi, on va en prison. Pas un seul mot, pour nous autres Marocains dans cette Déclaration ! Un seul mot ! J'ai beau chercher... Rien. Et tu me parles de modernisation du pays... C'est quoi le pays si ce n'est pas ses hommes, ses femmes et ses enfants ? Revois ton Coran et tu verras, tout y est... (*idem* : 180-181).

Ce passage que nous citons longuement illustre le procès que tente Bou Hmara au colonialisme, le personnage est conscient des manipulations des puissances européennes lors de la signature de la Déclaration d'Algésiras. Nous décelons dans ces propos la pensée anticolonialiste de l'auteur Omar Mounir. D'ailleurs, l'auteur confirme son positionnement anticolonialiste par la publication en 2010 des *Colonialistes* (Mounir, 2006) où il condamne énergiquement le colonialisme dans tous ses états.

Quant au personnage Raïssouni, comme il était contemporain de la période coloniale, son anticolonialisme est mis en évidence par la résistance qu'il avait organisée contre le colonisateur espagnol au nom du jihad : « Il y avait un seul moyen d'y parvenir, le jihad. Et dans le jihad, il y avait une place qui était la mienne, tout à fait à la tête de la rébellion naissante, je l'ai prise. Je fis lire dans les mosquées et les souks des missives. J'en appelais au jihad contre l'envahisseur espagnol » (Mounir, 2012 : 173).

Cette même idée du jihad a été la raison pour laquelle Abdelkrim a proclamé la République du Rif. Dans la lettre adressée au sultan moulay Youssef lui demandant l'autorisation pour instaurer cette République, l'Émir du Rif met en lumière sa lutte anticolonialiste :

Notre Maître,

Paris à l'attention de diviser la zone française en Maroc arabe et Maroc amazigh. Le gouvernement de Madrid, quant à lui, est déterminé à instaurer la haine entre la zone espagnole et la zone française, pour mieux nous dominer (...).

Aussi implorons-nous Notre Maître de nous donner l'autorisation de mener notre propre lutte pour contrecarrer cette politique de division et de déchirement, que les mécréants entendent appliquer au Maroc, terre des Hommes libres (Beroho, 2008 : 142-143).

L'anticolonialisme est l'argument-leitmotiv par lequel Abdelkrim justifie tout au long du roman son indépendance en proclamant la République du Rif. Dans le premier chapitre, le personnage-héros dénonce le mot clé sur lequel se base le colonisateur pour asseoir sa domination, à savoir le « protectorat » :

Protectorat ! Depuis quand les loups protègent-ils les hommes !? Quel euphémisme ! Acte du Protectorat ! C'est du papier-toilette ; je ne dis pas papier hygiénique, *porque huele mierda* ; du papier-toilette signé à Fès le 30 mars 1912, par Henri Regnault, Ministre plénipotentiaire français, et Abdelhafid Alaoui, sultan du Maroc (*idem* : 130).

Dans la même optique, Abdelkrim explique dans l'épilogue du roman qu'il n'avait aucune ambition politique qui remet en cause le pouvoir du trône alaouite, sa lutte est purement anticolonialiste :

J'ai proclamé ma propre République parce que le makhzen ne peut pas lever l'étendard de la révolte contre ces deux puissances expansionnistes. Ces deux tyrans ont leurré Moulay Youssef après avoir arnaqué Moulay H'fid : dès sa signature, le protectorat s'est converti en oppression.

Oui ! J'ai fait du Rif une République des tribus fédérées. Pas pour les dominer. Pour les unifier. Pour les protéger contre l'Espagnol et le Français : des parasites qui subjuguent le peuple, volent ses richesses, avec la bénédiction intéressée du Makhzen (*idem* : 285).

Dans *La Vieille dame du riad*, l'anticolonialisme marque également les personnages de la partie historique. Dans cette fresque historique du Maroc sous le « protectorat » français, les personnages appellent constamment à la lutte contre le colonisateur. Hadj Fatmi, le père de Tayeb, prêche la résistance en déclarant la guerre contre l'occupant : « Que croyaient-ils donc ? (...). Nous prenaient-ils pour des brebis ? Nous résisterons et nous les renverrons chez eux. (...) Nous vivons selon la loi de Dieu et nous conservons les traditions de nos ancêtres » (Laroui, 2011 : 125). Tayeb s'engage dans toutes les luttes anticolonialistes (la guerre du Rif, les émeutes après le dahir berbère, le Comité d'action marocaine et au Parti national pour la réalisation des réformes...).

L'anticolonialisme est mis en exergue dans les œuvres de notre corpus par la revisite des événements qui font date dans l'empire colonial au Maroc. Les exemples foisonnent dans les romans étudiés, citons à titre d'exemple l'événement qu'on peut

considérer comme fondateur de la colonisation, il s'agit de la Conférence d'Algerias. Pour Fouad Laroui, la « conférence d'Algésiras ne fut qu'un moment du troc planétaire qui se mettait en place depuis des années. Bon appétit, messieurs ! » (Laroui, 2011 : 110), il taxe par le biais de l'ironie les puissances coloniales participantes à cette conférence d'affairisme. Le narrateur avance que depuis la signature du traité de cette conférence, la présence du colonisateur au Maroc est légitimée en quelque sorte : « Ce sont quelques hommes vêtus d'un uniforme, ils ont le teint pâle et le regard bleu et conquérant. Ce sont des Français, des chrétiens. Des chrétiens en terre d'Islam ! Bien sûr, il fallait s'y attendre depuis Algésiras » (*idem* :118).

Dans la même optique, Omar Mounir reproduit textuellement la Déclaration d'Algésiras dans *Bou Hmara, l'homme à l'ânesse* et accorde à l'ami du personnage éponyme Gabriel Delbrel de faire le bilan :

Enfin, l'interminable Conférence d'Algésiras est arrivée à son terme ! Elle confie à la France et à l'Espagne le maintien de l'ordre dans huit ports marocains. Les gradés de la police seront français à Rabat, Mazagan, Safi et Mogador, espagnols à Tétouan et Larache, etc. Ils commanderont 2500 Marocains répartis en unités de 500 à 600 hommes. Curieusement, la France est satisfaite, elle se contente de faire la police au Maroc pour commencer (Mounir, 2007 : 179-180).

La même idée traverse *Raïssouni, le magnifique*, le personnage central critique « la terrible conférence d'Agésiras et son traité » (Mounir, 2012 : 100) et le makhzen qui a accepté les clauses ce traité. Il cite cette Conférence et les emprunts faits par le sultan Abdelaziz comme les vraies causes de la colonisation :

Cet emprunt était aussi le coup de bélier qu'il restait à donner dans la lourde porte du Maroc et l'ouvrir à la Conférence d'Algésiras et ces puissances prédatrices venues signer un satisfecit à la colonisation. Le Maroc signataire du traité d'Algésiras était un Maroc en capitulation. Sa plume ne lui appartenait plus. Et sa signature n'engageait nullement les Marocains qui avaient raison de se rebeller ; ils étaient moralement et juridiquement fondés à le faire ! (*ibidem*)

La conférence d'Algésiras est évoquée aussi par Ahmed Beroho dans *Abdelkrim et les causes de la proclamation de la République du Rif*, elle est considérée comme l'événement qui a poussé les ulémas à s'insurger contre le sultan Abdelaziz et l'obligeant à abdiquer en faveur de son frère Abdelhafid. D'ailleurs, « Rejeter l'Acte d'Algésiras du 16 janvier 1906, qui donnait à l'Europe - la France et l'Espagne particulièrement - le droit

de s'ingérer dans les affaires intérieures du Maroc... » (Beroho, 2008 : 36) était la principale clause de la *Baï'a* du nouveau sultan Abdelhafid.

La Conférence d'Algésiras est un événement traité par la plupart des œuvres de notre corpus puisqu'il marque le passage d'un Maroc libre, autonome et surtout fermé aux étrangers à un Maroc affaibli par l'endettement et par conséquent *colonisable*. Il n'est pas le seul événement qui met en lumière l'anticolonialisme chez les écrivains de notre corpus, d'autres événements à l'instar des soulèvements contre le colonisateur qui ont succédé la signature du traité de protectorat (la lutte d'Ahmed El Hiba et du Caïd Anflous, les événements de Fès...), la guerre du Rif, les émeutes populaires après la proclamation du dahir berbère... témoignent du procès ouvert pas les écrivains de notre corpus contre la colonisation. C'est finalement en rappelant ce passé problématique à leurs concitoyens que ces auteurs s'engagent littérairement.

En guise de conclusion, on peut dire que les écrivains marocains de la nouvelle génération, en revisitant la période coloniale, s'engagent et rejoignent les « ténors » de la pensée anticolonialiste à l'instar de Frantz Fanon, Aimé Césaire, Albert Memmi... Il faut signaler nonobstant que la lutte anticolonialiste de ces derniers est envisagée comme un projet pour la libération, alors que l'anticolonialisme chez les écrivains de notre corpus consiste en une réfutation du discours colonialiste. Ainsi, l'écriture de l'Histoire chez ces écrivains qui consiste à interroger et déconstruire les événements du passé constitue une pensée sur l'Histoire qui contient intrinsèquement les marques de l'engagement littéraire. Ce dernier n'est exprimé qu'implicitement, nous devons le sonder dans les dialogues d'idées, les jaillissements inopinés des auteurs dans leurs textes, ce qui rend compte de leurs positionnements politiques et idéologiques.

Bibliographie

- BENOIT, Denis (2000). *Littérature et engagement: De Pascal à Sartre*. Paris : Seuil.
- BENOIT, Denis (2006). « Engagement et contre engagement : Des politiques de la littérature », *Formes de l'engagement littéraire (XVe-XXIe siècles)*. Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), Lausanne : Éditions Antipodes.
- BEROHO, Ahmed (2008). *Abdelkrim et Les causes de la proclamation de la république du rif*. Tanger : Editions Corail.
- BLAIS, Hélène, propos cités in Audrey Renault (2019). « Études postcoloniales : que se joue-t-il vraiment dans les universités? » *Slate.fr*, en ligne, <<http://www.slate.fr/story/201916/etudes-postcoloniales-place-reelle-universite-enseignement-superieur-recherche-france>>, [consulté le 24 septembre 2021].
- CHALLAYE, Félicien (2003). *Un livre noir du colonialisme. Souvenirs sur la colonisation*. Paris : Les Nuits Rouges.
- CHAUDET, Chloé (2016). *Écritures de l'engagement par temps de mondialisation*. Paris : Classiques Garnier.
- CHAULET-ACHOUR, Christiane (2006). *Littérature de langue française au Maghreb*. Perpignan : Médiathèque de Perpignan.
- CICHOCKA, Marta (2007). *Entre la nouvelle histoire et le nouveau roman historique : réinventions, relectures, écritures*. Paris : L'Harmattan.
- DENIS, Benoît (2000). *Littérature et engagement, de Pascal à Sartre*. Paris : Seuil.
- LAROUI, Fouad (2011). *La Vieille dame du riad*. Paris : Julliard.
- LAROUI, Fouad (2015). « Un récit qui n'oublie pas les perdants », *Libération*, en ligne : [Un récit qui n'oublie pas les perdants – Libération \(liberation.fr\)](https://www.liberation.fr/france/2015/09/22/un-recit-qui-n-oublie-pas-les-perdants/) [consulté le 26 septembre 2022].
- LAROUI, Fouad (2017). *L'Insoumise de la porte de Flandre*. Paris : Julliard.
- Larousse encyclopédique* (1978). Paris : France loisirs.
- LE GOFF, Jacques (1988), *Histoire et mémoire*, Paris: Gallimard.
- LIAUZU, Claude (1982). *Aux Origines des tiers-mondisme Colonisés et anticolonialistes en France 1919-1939*. Paris : L'Harmattan.
- MOUNIR, Omar (2007a). *Bou Hmara, l'homme à l'ânesse*. Rabat : Marsam.
- MOUNIR, Omar (2007b). *Dans l'intimité de l'écriture*. Rabat : Marsam.
- MOUNIR, Omar (2010). *Les Colonialistes*. Rabat : Marsam.
- MOUNIR, Omar (2012). *Raïssouni, le magnifique*. Rabat : Marsam.
- OMGBA, Richard Laurent (2005). *La littérature anticolonialiste en France de 1914 à 1960 : Formes de 1914 à 1960. Formes d'expression et fondements théoriques*. Paris: L'Harmattan : L'Harmattan.

OUYACHCHI, Anouar (2018). « Quand les écrivains marocains réécrivent l'Histoire », Marie-Rose Abomo Maurin, Abdelaziz Amraoui (dir.), *Littérature et réalité : regards croisés*. Paris : L'Harmattan.

PROST, Antoine (2000). « Comment l'histoire fait-elle l'historien ? », *Vingtième Siècle, revue d'histoire*, n° 65, janvier-mars. REDOUANE, Najib (2010). « Ahmed Beroho, l'histoire au coeur de la création littéraire », Najib Redouane, *Ahmed beroho*. Paris : L'Harmattan. ROBBERGRIELLET, Alain (2013). « Sur quelques notions périmées », *Pour un nouveau roman* [1963]. Paris : Éditions de Minuit, coll. « Critique », pp. 25-44

SAPIRO, Gisèle (1999). *La Guerre des écrivains (1940-1953)*. Paris : Fayard.

SARTRE, Jean-Paul (1948), *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris : Gallimard.

SERVOISE, Sylvie (2011). « L'Engagement littéraire, une notion à redéfinir », *Le roman face à l'histoire : La littérature engagée en France et en Italie dans la seconde moitié du XXe siècle*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, pp. 21-40. (en ligne) : <http://books.openedition.org/pur/38238> [consulté le 23/9/2022].

TORO (De), Alfonso (2019). « Introduction », *Expressions maghrébines Constructeur de passages. Voix et discours en mouvement dans l'œuvre de Fouad Laroui*, vol. 18, n° 2.

VIART, Dominique (2002). « Écrire avec le soupçon : enjeux du roman contemporain », M. Braudeau, L. Proguidis, J.-P. Salgas, *Le Roman français contemporain*, publié par l'ADPF (Association pour la diffusion de la pensée française). Paris : Ministère des Affaires Étrangères.

ZEKRI, Khalid (2006). « Abdelhak Serhane : un engagement littéraire », *Itinéraires et contacts de cultures : Abdelhak Serhane, une écriture de l'engagement*, vol. 37, Paris : L'Harmattan.